

Rémy et la lampe merveilleuse

François Landry

Number 35, Winter 1988

Le voyage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15211ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Landry, F. (1988). Rémy et la lampe merveilleuse. *Moebius*, (35), 75–91.

FRANÇOIS LANDRY

*Rémy et la lampe merveilleuse**

Une musique aux accents familiers me réveille lentement, furtivement, comme un lointain appel. Sortant des limbes du rêve dans lesquels je suis plongé depuis plusieurs heures, ma raison cherche à en trouver la source. Et sans juger nécessaire le concours de mes yeux, elle se met à l'ouvrage, pendant qu'une autre partie de moi-même, celle-là plus paresseuse, m'invite à ne rien faire: «Dors!» me chuchote-t-elle. Trop tard. Je viens tout juste de saisir le lien qui existe entre cette musique et la situation dans laquelle je me trouve. Il s'agit de la sixième symphonie de Beethoven. Rémy utilise souvent cette pièce musicale pour me réveiller lorsqu'il désire me faire participer à ses jeux nocturnes. Il a mis au point une petite machine capable d'actionner, dans un intervalle de temps choisi, n'importe quel appareil électrique qui fonctionne avec l'aide d'une prise de courant. C'est un peu l'équivalent de ce qu'on appelle en anglais un «time-delay switch» ou en français un «interrupteur temporisé». Cet instrument, tous les radios-réveils en sont pourvus aujourd'hui. Mais l'invention de Rémy est différente: il la branche sur un tourne-disque portatif qu'il glisse sous mon lit. Et le tourne-disque, dont le bras est fixé préalablement sur le microsillon, se met en marche à l'heure qu'il a sélectionnée, comme par magie.

La première chose que je vois en ouvrant les yeux: une flèche indicatrice d'un bleu luminescent; elle est collée contre le mur qui me fait face. Lentement, je me mets sur mon séant et me frotte les yeux. Je pense rêver encore ou être la victime d'une hallucination... Mais non, ce que j'ai devant moi est bien réel. J'écarte mes draps d'un coup sec et vais examiner le phénomène de plus près. Cela paraît poudreux; au toucher, la matière adhère à mon doigt. Elle ne dégage pas d'odeur. Et pourtant, un parfum enivrant règne dans l'ensemble de la pièce. Comment ai-je fait pour ne pas la remarquer? Une chandelle parfumée jette de pâles reflets sur la commode. A côté d'elle se trouve une clochette argentée ainsi qu'une lettre

* Extrait d'un roman en cours.





adressée à mon nom. En moins de deux, je déchire l'enveloppe et commence à lire le billet qui se trouve à l'intérieur. Tout de suite, je reconnais l'écriture de Rémy :

Cher Watson,

Je viens de faire une découverte extraordinaire. En fait, je pense bien être sur l'affaire la plus brillante de ma carrière. Aussi, vais-je avoir besoin de vos précieux conseils. Accourez donc au plus tôt ! Pour me rejoindre, vous n'avez qu'à suivre les flèches phosphorescentes ; elles vous mèneront au lieu de notre rendez-vous. Avant de vous mettre en route, ayez l'obligance d'utiliser la clochette, don d'un vieil ami hindou, et de sonner trois coups. Cela devrait éloigner les esprits maléfiques et enlever toutes embûches sur votre chemin. A bientôt !

Sherlock Holmes

La flèche indique la sortie de ma chambre. Je sonne trois coups de clochette et je me mets en route, apportant avec moi la chandelle parfumée. Le spectacle qui m'attend dans le couloir me laisse abasourdi. Pas moins d'une dizaine de flèches lumineuses jalonnent le plancher de bois franc du premier étage. Le spectacle est grandiose, féérique... difficile d'imaginer l'effet que cela produit sur un garçon de douze ans. J'avance comme dans un rêve, inconscient du véritable endroit où me mènera ce périple. D'ailleurs, je ne m'en soucie pas. Les prochaines indications m'invitent à descendre les escaliers. J'obtempère, docile, et je suis un tracé labyrinthe qui m'entraîne à travers les endroits les plus poussiéreux du rez-de-chaussée. Je reconnais bien Rémy et sa façon de s'amuser à mes dépens. Finalement, j'aboutis à la cave.

La cave... C'est là que se déroulent habituellement les jeux d'un caractère particulier. Elle est traversée par un long corridor. De chaque côté se trouve une porte. Chacune donne sur une vaste pièce : l'une abrite la fournaise ; l'autre l'atelier de mon père. Au bout, une autre porte... Cette partie est perpétuellement dans l'ombre, car la lumière du couloir ne s'y rend pas. Derrière, l'ancienne chambre de Rémy, qui représente la pièce la plus baroque de toute la maison. Domaine sacré, à la fois merveilleux et effrayant. Il s'agit d'une salle au plafond très haut, pourvue de riches tentures dont les motifs sont finement travaillés. Une immense bibliothèque couvre la totalité d'un mur. Au milieu, un foyer en marbre rouge et en chêne verni se dresse, majestueux ; en face, deux canapés en cuir rouge capitonné reposent sur un tapis oriental très coloré ; entre les deux, une table de verre, basse, supporte une lampe qui reste toujours allumée. Un peu plus loin, un énorme lit à baldaquin et une table de travail encombrée d'une multitude de papiers, de livres et de machins biscornus. J'ai dit plus



haut «l'ancienne chambre de Rémy» car, pour des raisons de commodités, mon père lui suggéra de déménager avec tout le monde à l'étage. Mon frère accepta cette proposition à condition que tout y demeure inchangé, qu'il puisse en faire une sorte de bureau où il pourrait venir se reposer, lire et travailler. Mon père avait curieusement respecté cette volonté... Je dois avouer que je suis mal à l'aise à chaque fois que je pénètre dans cette chambre. La noirceur y règne en maîtresse absolue. Et j'ai la désagréable impression que chacune des tentures dissimule des portes qui débouchent sur des endroits insolites; ou encore que, dans les recoins les moins éclairés, se tapissent d'immondes créatures aussi effrayantes les unes que les autres. Bref, je n'y entre jamais seul.

La dernière série de flèches mènent directement à l'ancienne chambre de Rémy, dont la porte est marquée d'un x phosphorescent. Je frappe... Elle s'entrouvre.

— What do you want, Watson? demande aussitôt une voix que j'imagine mal appartenir à mon frère.

— Euh... To come in!

— Mais non, mais non! vocifère la voix en français. Le mot de passe!

— Le mot de passe? dis-je à mon tour en français. Quel mot de passe?

— Celui qui est écrit au bas du billet!

Heureusement, j'ai gardé sur moi, dans une des poches de mon pyjama, le billet en question. En le relisant, j'aperçois à la fin un minuscule post-criptum dans lequel il est dit de répondre à la question qui me sera posée: Watson want to be witness.

— Alors? gémit la voix avec agressivité. What do you want, Watson?

— Humm... Watson want to be witness.

J'attends quelques secondes. Soudain, le loquet glisse et la porte s'ouvre.

— Ha, mon cher Watson! s'exclame Rémy en ouvrant les bras pour me donner l'accolade. Je commençais à être inquiet. Euh, veuillez excuser la façon brutale avec laquelle je viens de vous accueillir, mais avec tous les meurtres qui sévissent à Londres ces temps-ci, on ne se montre jamais assez prudent.

— En effet, Holmes, vous avez parfaitement raison! fais-je en entrant d'un bond dans la chambre.

Rémy est ravi de me voir entrer dans le jeu si rapidement. Il enchaîne:

— Quel triste mine vous avez là, mon bon Watson. Vos vêtements sont en loques! Le voyage a été difficile?

Lui, il porte des vêtements des années 1850. Ils sont très soignés et dans le plus pur style english. Sur le porte-manteau, j'aperçois le célèbre manteau de tweed et la casquette. Je répons, feignant d'être vexé:

— A qui le dites-vous! Pourquoi m'avoir fait passer par des endroits aussi saugrenus, Holmes?

— Simple précaution. On aurait pu vous pister.

— Eh bien, dans ce cas, personne n'aura de difficulté à me retrouver, avec les traces qu'il y a derrière moi...

— Ne dites pas de bêtises mon cher ami, je ne suis pas négligent au point de laisser derrière vous une piste que tout le monde pourrait suivre. Regardez!

Je me retourne. La cave est tombée dans une obscurité profonde; il ne reste plus aucune trace des flèches qui, il n'y a même pas deux minutes, reluisaient sur le plancher.

— Comment as-tu fait ça? dis-je, complètement abasourdi.

Puis, me rappelant qu'avec Rémy il ne faut jamais décrocher du jeu pour en connaître la suite, j'ajoute aussitôt:

— Euh... Qu'est-ce à dire, Holmes? C'est de la sorcellerie!

— Allons, allons! Vous savez que je ne suis pas à mes premières armes en chimie, Watson!

— En effet, seulement j'ignorais...

— Tenez, voici des vêtements de rechange, m'interrompt Rémy-Holmes. Changez-vous Watson! Pendant ce temps, je vais chercher le thé.

Mon frère part en direction du coin le plus obscur de la chambre, si bien qu'au bout de quelques pas je ne le vois plus. Je suis encore ébranlé par la disparition subite des flèches phosphorescentes. Je mets le pardessus et la casquette qu'il m'a donnés sur la patère et j'enfile le reste des vêtements avec rapidité. Bon Dieu! Les souliers sont trop petits. Je cours m'asseoir en claudiquant sur le canapé le plus proche.

— Ha! dit Rémy-Holmes, en arrivant avec le thé. Ces vêtements vous sièent à ravir. Mais, est-ce vraiment la bonne pointure?

— Tout à fait. Exception faite des souliers. Je chausse des six et non des cinq. Vous auriez dû le savoir, Holmes.

— En effet, en effet... Euh, j'ai pris la liberté d'apporter un peu de scotch. Alors, désirez-vous du thé ou du scotch?

— Hum... Du scotch bien sûr!

— Soit! Au diable le thé! Nous le boirons plus tard.

Rémy-Holmes verse le scotch parcimonieusement dans de minuscules verres ciselés. Et nous trinquons. Croyant avoir affaire à du jus de pommes et voulant, somme toute, faire comme dans les films, j'avale mon verre d'un trait. Je m'étouffe aussitôt et Rémy se met à rigoler de bon coeur. J'aurais dû m'en douter: il ne fait jamais rien à moitié.

— Vous avez perdu l'habitude, mon cher Watson. Un autre verre?

Pour le garçon de douze ans que je suis, l'alcool a un goût horrible. Mais si Rémy est capable d'avaler son verre sans s'étouffer, j'estime être en mesure d'en faire autant. J'accepte

le second verre avec défi. Et nous trinquons. Cette fois, je tiens le coup.

— La découverte que j'ai faite est extraordinaire, mon cher Watson. Mais elle n'est pas complète. Elle m'a fait aboutir à une énigme que j'espère éclaircir grâce à votre précieux concours.

— Vous pouvez compter sur moi, Holmes. De quoi s'agit-il?

— Voici: vous vous rappelez du père de famille désespéré, venu me consulter au sujet d'une lampe bizarre qui lui causait un tas de soucis?

— Oui, je m'en souviens parfaitement.

— Eh bien, le pauvre homme croit avoir résolu le mystère lui-même! Ce qui est faux. Car, avant qu'il ne retire sa demande, j'ai été voir cette lampe bizarre, accrochée au plafond d'un grenier. Et, bien que j'aie trouvé son aspect des plus singuliers, je vous ai dit n'avoir rien trouvé d'intéressant. Vous vous souvenez?

— Exactement.

— Je vous ai menti.

— Holmes!

— Oh, excusez-moi mon bon Watson, mais dans mon métier le mensonge est parfois bien tentant. En vérité, j'ai trouvé quelque chose. Oh, banale il est vrai au tout début, mais qui, au fur et à mesure de mes déductions, se mit à prendre des proportions insoupçonnées.

— De quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'une enveloppe, aperçue sur le dessus de la lampe. Je dois dire que je serais passé à côté si je ne m'étais rendu compte que la lampe n'avait jamais été époussetée. Or, c'est cela, mon cher Watson, qui me parut bizarre.

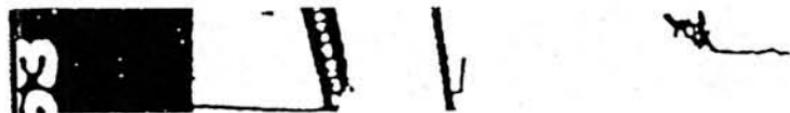
Rémy-Holmes s'arrête. Il se verse un verre de scotch qu'il boit aussitôt avec avidité. Avant de poursuivre, il se remplit un autre verre.

— Vous vous souvenez de la description des lieux?

— Bien sûr.

— Je ne reviendrai donc pas là-dessus. Me sentant l'âme d'un acrobate, je mets un pied sur la rampe et je m'accroche à la lampe. Nous balançons tous les deux quelques secondes avant de nous immobiliser. C'est à ce moment-là que j'aperçois l'enveloppe. Elle est maintenue sur le dessus de la lampe par le fil électrique qui la traverse de part en part. Pour la récupérer, j'ai deux options: demander au propriétaire de décrocher la lampe, — ce qui me permettra de récupérer l'enveloppe en bon état — ou bien, justement, l'abîmer en tirant dessus. Mon amour de la discrétion me fait opter pour la seconde option. Le papier est beaucoup plus vieux que je ne l'imaginai, et, devant sa faible résistance, je manque tomber à la renverse.

Rémy-Holmes sort une enveloppe de son veston. Elle est à demi déchirée par le milieu et très jaunie. Je l'ouvre et j'en



retire un billet, jauni lui aussi, que j'étales sur la petite table de verre.

— Il s'agit d'un poème, dit Rémy-Holmes. Vous remarquerez qu'il est écrit en français et que son sens est plutôt difficile à cerner.

ECLIPSIS

*On ne voit bien qu'avec le coeur.
L'essentiel est invisible pour les yeux.*

Antoine de Saint-Exupéry

*De tes yeux précieux j'aperçois les sosies,
Dans les prés d'une île où, superbes, s'extasient
Des marguerites d'or, aux pistils prolongés
De doux pétales de franches orangées*

*Mon coeur, un papillon, visite la plus belle
Et voit l'astre de nuit au soleil se croiser
De leur amour, volage et pur, naît un rosé
Semblable aux propres fleurs: la corolle est jumelle!*

*Mais, comme un papillon autour d'une chandelle
— Qui fait des tourbillons et va droit sur la flamme —
Ta splendeur m'irradie et consume mon âme!*

*Car Tu es cet amour qui noircit les ocelles
Du coeur, brûlant l'iris, la prune, les yeux!
La Beauté foudroyante au regard malicieux!*

— Au début, continue Rémy-Holmes en s'envoyant une autre lampée de scotch derrière la cravate, je n'accorde pas une très grande importance à la contribution possible de ce poème pour résoudre le mystère de la lampe: à savoir, ses origines et sa véritable fonction. Mais ensuite, je fais une découverte qui tend à signifier le contraire.

— Vu l'endroit et la manière dont l'enveloppe était dissimulée, les liens possibles entre le poème, la lampe et la solution du mystère auraient dû vous sauter aux yeux.

— Pas nécessairement. Cela pouvait bien être l'oeuvre d'un quelconque plaisantin. En fait, en lisant le poème, on se rend compte que son contenu ne semble avoir aucun lien précis avec la lampe.

Je relis le poème et j'acquiesce d'un signe de la tête.

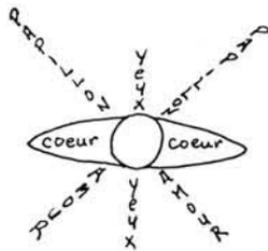
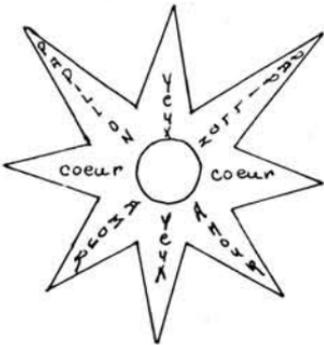
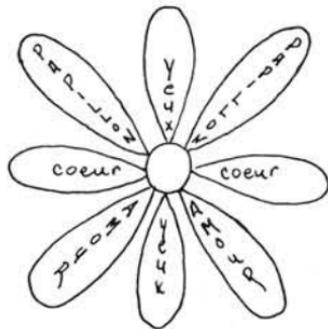
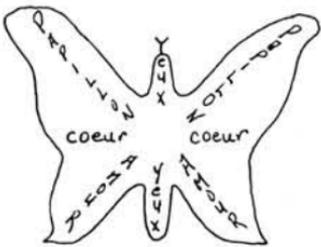
— Du moins, reprend Rémy, aucun lien apparent. Seulement, rappelez-vous la citation qui précède le poème.

— On ne voit bien qu'avec le coeur. L'essentiel est invisible pour les yeux?

— Exact. Cette citation m'a mis la puce à l'oreille et m'a convaincu que le poème devait renfermer une énigme: quel-



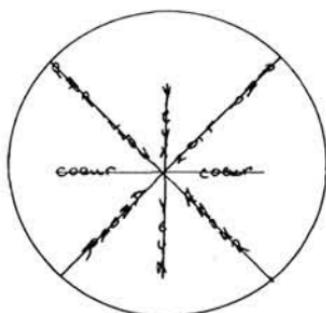
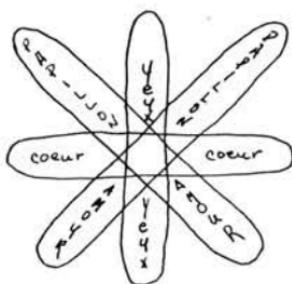
que chose qui est invisible pour les yeux et qui a, justement, un certain rapport avec la lampe. Je procède donc à son analyse et, sans pour cela y aller uniquement avec le coeur, une chose me saute subitement aux yeux: ce poème n'est pas un véritable sonnet. Bien sûr, il en a la forme... quatorze vers répartis en deux quatrains et deux tercets. Mais la règle du genre exige de ne jamais utiliser le même mot plus d'une fois. Or, le poème contient quatre mots qui se répètent tous à deux reprises. Je tiens sans doute là mon indice. Je les retranscris aussitôt sur une feuille de papier et cherche leurs sens et leurs origines dans plusieurs dictionnaires. Je ne découvre rien d'intéressant. J'opte alors pour une exploration plus concrète. Avec l'aide d'un exacto, je découpe sur la feuille originale chaque mot qui se répète. J'espère obtenir ainsi, grâce à l'espace laissé par les coupures, une forme significatrice. Mais l'opération ne donne aucun résultat. Je passe la feuille sous un faisceau lumineux dans l'espoir de créer une forme plus concrète. Sans plus de succès. Je suis sur le point d'abandonner quand mon regard tombe sur les morceaux de papier que je viens de découper et sur lesquels se trouvent toujours les mots du poème. Au hasard, ces morceaux ont emprunté une forme qui, avec quelques modifications de ma part, semble enfin dire quelque chose. En réalité, il s'agit d'une disposition de mots avec laquelle il est possible de créer d'autres formes. Je m'amuse donc à faire plusieurs dessins qui donnent les résultats que voici...



— Vous remarquerez que les dessins produits avec l'aide de cette disposition résumant visuellement la plupart des images projetées par le poème.

— En effet, c'est... c'est tout simplement fantastique!

— Je ne vous le fais pas dire! Or l'auteur du poème n'a sûrement pas créé cela dans le seul but de jouer avec les mots. A mon avis, il l'a fait pour autre chose... J'ai donc continué mes petits dessins pour finalement en arriver à ceci :



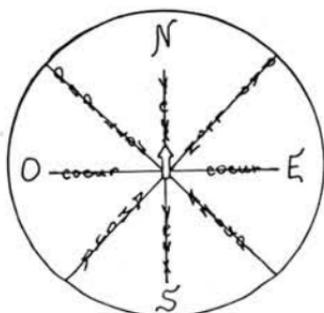
Rémy se verse à nouveau du whisky pendant que j'examine les deux derniers dessins avec intérêt. Son comportement m'irrite quelque peu. Je sais qu'à l'occasion, il lui arrive de consommer de l'alcool, mais je ne me rappelle pas l'avoir vu en prendre autant. Toutefois, ce que j'ai sous les yeux s'avère tellement passionnant que je n'accorde pas plus d'attention qu'il ne faut à ce fait.

— Que signifie le dernier dessin?

— Un instant! s'indigne-t-il. D'abord, arrêtons-nous au premier: l'atome. Il s'agit là d'un symbole universellement connu; symbole de force, de vie et de mort, de compréhension et de domination de l'homme face aux lois de la nature. En fait, ce symbole représente un des éléments de base par lequel est constitué toute forme de vie. Ce dessin exprime donc l'essence même de la vie; la force créatrice de l'être humain; le talon d'Achille du poète: sa quête de l'absolu et de la vérité.

Rémy s'arrête, comme s'il voulait me laisser le temps de bien assimiler ces paroles. Puis, il poursuit:

— Quant au dernier dessin, il n'est pas terminé, vous l'aurez remarqué. Je l'ai fait exprès. Je désirais terminer avec vous l'ajout des éléments qui le complètent. Les quatre points cardinaux. Les quatre lignes restantes étant là pour les variantes nord-est, sud-ouest, etc.



— En d'autres mots, ajoute Rémy-Holmes, nous avons là une boussole. Une boussole semblable à celle qui se trouve encastree dans la lampe; une lampe qui a huit rondins de bois inserés sur ses cötés et qui correspondent, assurément, aux huit mots répétitifs avec lesquels j'ai fait ces dessins. Etonnant, non?

— C'est extraordinaire! Mais, maintenant, comment combiner tout cela à la résolution du mystère de la lampe?

— Ah ça, j'ai ma petite idée là-dessus: Watson, je vais avoir besoin de vos services!

A ces mots, Rémy-Holmes s'empare de la bouteille de whisky et en vide le contenu à même le goulot. Après quoi, il se précipite vers un des coins obscurs de la pièce. Il revient au bout de quelques secondes avec un rouleau de ruban adhésif et une lampe de poche.

— Que comptez-vous faire? dis-je.

— Disons que nous allons tenter quelque chose qui repose davantage sur l'intuition que sur la déduction. D'après moi, la lampe fonctionne comme un micro ordinateur pourvu de données secrètes. Pour avoir accès à celles-ci, il faut connaître le code. Or les dessins que je viens de vous montrer représentent à mon avis ce code.

— Comment comptez-vous procéder?

— En plaçant devant chaque rayon lumineux un des six dessins que j'ai produit lorsque nous allumerons la lampe.

— Mais il n'y a que cinq faisceaux lumineux.

— C'est exact. Je laisse tomber le dessin de la boussole. Selon moi, il n'est là que pour nous situer. Nous prendrons soin de centrer et de fixer, avec l'aide du ruban adhésif, un dessin sur chaque porte. Ensuite, vous irez vous installer avec le dernier dessin sous le rayon lumineux qui éclaire les escaliers; vous le maintiendrez au-dessus de votre tête afin que le faisceau de lumière arrive en plein dessus. Chaque rayon doit être muni d'une cellule photo électrique ultra sensible; les dessins devront donc être maintenus continuellement en place tout le long du rituel d'éclairage. C'est très important, puisque le décodeur effectue sûrement une photo synthèse de l'ensemble des dessins lorsque, aux mots «Faites votre



choix», toutes les lumières augmentent en intensité. Il faudra donc être attentif et ne bouger sous aucun prétexte.

Là-dessus, nous enfilons manteaux et couvre-chefs, puis nous filons en direction du grenier.

Arrivé au bas de l'escalier tournant, nous montons chaque marche dans un silence religieux, n'ayant, pour tout éclairage, que le faisceau de notre lampe de poche. En haut, nous fixons les dessins aux quatre portes. Puis, emportant avec moi le dernier dessin, je vais m'installer dans les escaliers. Rémy est déjà rendu à côté de l'interrupteur. Il attend et réfléchit quelques secondes, comme quelqu'un qui hésite à commettre un acte lourd de conséquences. Enfin, il me demande si je suis prêt. Je fais signe que oui. C'est parti: on entend la petite musique mignarde et le premier rayon jaillit au-dessus de ma tête. Puis c'est le tour des quatre portes... Mes mains tremblent. Je me demande bien pourquoi. Tout cela est prévu, planifié, organisé par Rémy depuis le début, comme d'habitude. Mais justement, quelque chose me chipote: «Et si Rémy a réellement trouvé l'enveloppe et le poème où il l'a dit, qu'il joue avec moi, en apparence, un jeu dont il ne connaît pas lui-même l'aboutissement? Qu'ai-je dans la tête? Ce n'est pas le moment de décrocher et de tout gâcher. Aux mots «Faites votre choix», je tends les bras pour arrêter le tremblement. Et il se produit quelque chose... Au lieu de retomber dans un état de clarté normal, la pièce devient subitement noire. Je demande à Rémy ce qui se passe... Il hausse les épaules. Deux à deux, nous montons les escaliers du grenier. Nous nous apercevons que la lampe émet une lumière d'un bleu cuivré: elle est devenue phosphorescente.

— Ah bravo! C'est réussi comme effet! dis-je à mon frère pour me donner de l'assurance.

— Mais je n'y suis pour rien! rétorque-t-il.

Au lieu de m'ébranler, ce démenti me convainc que cela fait partie du jeu. Je réplique avec ironie:

— Vraiment? Vous me décevez beaucoup mon cher Holmes!

— Chut! La lumière change de couleur.

En effet, le bleu de la lampe pâlit et sous celle-ci une lumière, qui arbore toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se répand. La lampe se met à parler:

— Vous avez répondu correctement au code, dit-elle d'une voix qui semble avoir perdu sa douceur et sa sensualité. Ordonnez et j'obéirai.

Cette fois la farce va trop loin; elle frise le mauvais goût. Rémy doit avoir dissimulé un magnétophone sur la lampe ou dans un des recoins de la pièce. Je m'approche de la lampe et dis avec cynisme:

— Ah, vraiment? Eh bien qu'en pensez-vous, Holmes? N'avez-vous pas envie de petites vacances? Pourquoi n'allons-nous pas nous baigner dans la mer, marcher sur une plage au sable chaud... Hum? Et tout cela sur une autre planè-



te. Oui, une autre planète! Pourquoi pas?

Rémy vient pour me répondre mais la lampe projette aussitôt un rayon de lumière rouge vif sur la porte sud. Celle-ci s'ouvre avec fracas: une bouffée de chaleur m'arrive en plein visage, faisant gonfler mes cheveux dans les airs; j'entends le bruit de la mer, et je vois des vagues d'un vert rubis déferler comme une dentelle finement travaillée sur un rivage composé de grains de sables blancs et rouges; une odeur saline, mêlée à un parfum que je suis incapable d'identifier, s'engouffre dans mes narines et m'enivre jusqu'à l'étourdissement.

— Alors, c'est... c'est toujours arrangé? bafouille Rémy.

J'avance vers la porte dans l'espoir de trouver une explication logique à tout cela. Je pense à une toile, fixée à travers l'encadrement de la porte, sur laquelle la lampe projetterait un film. Mais les odeurs, l'air chaud, le vent, sont-ils fabriqués eux aussi? Ma main passe si facilement à travers l'encadrement de la porte que le reste de mon corps manque de suivre complètement. Le sol se trouve bien à cinq ou six mètres plus bas: ce que j'ai devant moi est bien réel.

— Vient! dit Rémy. Allons nous baigner!

Je ne fais aucun mouvement. Je demeure pour ainsi dire agrippé à l'encadrement de la porte.

— Qu'est-ce qui se passe, Wil? D'habitude, tu ne te fais pas prier pour entrer dans le jeu.

— Mais Rem, dis-je en me laissant glisser sur le parquet, ce n'est pas un jeu: c'est la réalité! Tu te rends compte?

Il se met à rire:

— Et quelle différence y a-t-il entre la réalité et le jeu? Nous vivons dans un monde d'illusion, mon pauvre Wil. La vie est un jeu!

Les propos de mon frère me dépassent, sans doute est-ce le whisky qui lui donne tant d'audace et de non-sens. Son comportement devient inquiétant: je le sens prêt à sauter. Je tente de l'en dissuader:

— Si jamais tu sautes, tu vas te casser les deux jambes!

— Mais non... Regarde!

Et, avant que je puisse faire quoi que ce soit, il s'élançait dans le vide. Je m'attends à le voir atterrir avec fracas sur le sable, or il se met à descendre si lentement, si doucement qu'il se permet même de m'envoyer la main en effectuant deux pirouettes sur lui-même avant de toucher le sol. Je suis à nouveau debout. J'ai les yeux exorbités.

— Saute, Wil!

Sa voix me parvient assourdie par la distance qui nous sépare désormais. Mais je n'ose pas. Je reste pétrifié sur place, complètement dépassé par les événements. Pourtant, au fond de moi-même, je veux sauter. Sans que je m'en rende compte, la porte sud se referme lentement derrière moi. Dans une vaine tentative pour en attraper la poignée, je glisse et tombe dans le vide. J'ai aussitôt l'impression d'évoluer à travers une espèce de gélatine invisible et chaude, qui freine ma



chute. Mon frère m'attrape au vol et je love mes bras autour de son cou. Subjugué par ce qui nous arrive, je me mets à pleurer.

— Allons, ne pleure pas, murmure Rémy à mon oreille. Nous venons de faire une découverte extraordinaire: ce n'est pas le moment!

Il me dépose à terre. Je sens sa main se glisser dans la mienne et mes pleurs cessent presque simultanément. La joie m'envahit tout à coup, chassant toutes mes inhibitions. Nous courons, comme deux bêtes fauves, escalader la butte de sable qui nous sépare de la plage. Nous rions à gorges déployées. Sur la crête, je m'arrête, essoufflé, et regarde le panorama surnaturel qui s'offre à mes yeux... Une mer d'une limpidité incroyable s'étend sous un ciel orangé et un soleil rouge vin: elle scintille comme une émeraude. L'écume des vagues possède la couleur et la texture du lait malté. Nous sommes dans une crique qui, selon mes estimations, doit mesurer à peu près un demi kilomètre. La plage, blanche comme du sel et mouchetée de grains de sable rouges, s'étend sur toute cette longueur avec une régularité parfaite; elle est bordée, de chaque côté, par des rochers bleu foncé. Chaque trait, chaque ligne d'horizon et de contour se découpent avec une netteté stupéfiante. Des oiseaux d'une espèce inconnue, aux coloris abondants, tournoient dans les airs et décrivent de longs cercles. Les plantes sont mauves, violettes, indigos, agrémentées de petites fleurs roses et rouges. Et, — grand Dieu! — il y a là des couleurs que je ne connais même pas, qu'il m'est impossible de décrire parce qu'elles n'ont pas de références terrestres. Si jamais le Jardin d'Eden a déjà existé, il y a ici de quoi l'imaginer.

— Viens! s'écrie Rémy. La mer nous attend!

Nous dévalons le reste de la butte jusqu'à la plage. Là, mon frère déchire littéralement ses vêtements et s'élanche dans les vagues, entièrement nu. Je l'imites en toute hâte. La mer est chaude et c'est une véritable jouissance de sentir sur nos corps une eau si fine dont la texture, plutôt sirupeuse, glisse sur nous en ne laissant aucune trace, un peu comme le ferait un métal liquide, le mercure par exemple. Après avoir fait une multitude de cabrioles à travers les vagues, nous partons explorer le côté gauche de la crique, où se découpent dans le ciel orangé de magnifiques rochers bleus. A cet endroit, nous rencontrons des créatures bizarres; certaines sont si cocasses que nous ne pouvons retenir nos éclats de rire. L'une d'elles se trouve pourvue, comme une étoile de mer, de nombreuses tentacules, mais elle possède une queue si longue et si rigide qu'on peut s'en servir comme d'une brosse de bain. Rémy l'attrape et met les fines tentacules en contact avec ma peau. C'est doux au toucher, mais extrêmement chatouillant. J'en ai la chair de poule.

La beauté des lieux est si exceptionnelle et les créatures que nous avons rencontrées sont si inoffensives que nous



n'éprouvons aucune crainte. C'est donc avec frayeur que j'aperçois tout à coup, entre les rochers, une tête monstrueuse en train de nous espionner. En se sentant découverte, elle disparaît aussitôt, comme par enchantement.

— Qu'est-ce que tu as? demande Rémy qui lit sur ma figure l'horreur qui vient de s'y dessiner.

— Là, derrière les rochers, il y a un monstre en train de nous épier!

Rémy part en direction de l'endroit que je viens d'indiquer. Il s'arrête et examine attentivement les alentours. A tout moment, j'ai peur de voir l'horrible chose surgir et le ravir à mes yeux. Rémy revient vers moi, le visage inquiet.

— Es-tu certain d'avoir vu quelque chose?

A bien y penser, je ne suis plus très sûr de ce que j'ai vu, tant la laideur de cette vision contraste avec toutes les merveilles qui nous environnent.

— Je ne sais pas, dis-je. Je ne saurais même pas dire à quoi cela ressemblait. Tout ce que je sais, c'est que c'était horrible.

— Retournons à la plage. Si jamais cette chose se montre de nouveau, nous aurons le temps de la voir venir.

Nous retournons à la plage et, plus que jamais hypnotisé par la beauté de l'endroit, j'en viens à oublier l'incident. L'air ambiant doit contenir un aphorisme car la peur me quitte complètement et je reste convaincu d'avoir eu une vision. Seul Rémy semble conserver et manifester par instant une certaine inquiétude. Et cette inquiétude se traduit par un regard soucieux envers moi, un regard où je crois lire à plusieurs moments de la gêne, et même du remords.

Le temps passe et le soleil commence à baisser lorsque, époustoufflé par toutes mes cabrioles, je ferme les yeux et me laisse choir sur le sol; je roule plusieurs fois sur moi-même et finis par m'immobiliser, sur le dos. C'est alors que, pour la première fois, une peur réelle s'empare de moi.

— Comment allons-nous faire pour revenir chez nous? dis-je à Rémy qui, étendu à côté de moi, s'amuse à faire des dessins sur le sable.

— Je l'ignore.

Je regarde en direction de l'endroit par lequel nous sommes arrivés.

— Rem! La porte n'est plus là!

— Et c'est maintenant que tu t'en aperçois?

— Et tu ne m'a rien dit?

— Pour rien au monde je n'aurais voulu gâcher ton plaisir! Il y a dans ces paroles un ton de reproche et d'ironie.

— Mais t'es complètement timbré ou quoi? Comment allons-nous faire, maintenant, pour revenir à la maison?

— Du calme, répond Rémy, posément. La lampe nous a fait parvenir jusqu'ici; il est normal, voire logique, qu'elle nous fasse revenir. Nous n'avons qu'à lui demander, nous verrons bien. Et nous appelons, et nous crions, et nous exigeons, sans aucun résultat. A la fin, Rémy demande à être



seul pour réfléchir. Je vais me saucer dans la mer et j'essaie de me calmer. Au bout d'un moment, il vient me rejoindre, le visage tout souriant.

— Je crois que j'ai trouvé le moyen de revenir chez nous, dit-il, en se renversant sur le dos pour faire la planche. Ne te moque surtout pas de moi car ce que je vais te dire est, malgré les apparences, très sérieux.

— Que faut-il faire?

— S'endormir!

Je reste quelques secondes sans rien dire. En vérité, je ne sais pas si mon frère est sérieux ou non. Il se relève debout et me regarde: ses yeux bleus pétillent.

— Quand tu fais un rêve qui se transforme en cauchemar, qu'arrive-t-il le plus souvent?

— Je me réveille.

— Maintenant, si tu veux, inversement, quitter la réalité quotidienne dans laquelle tu vis: que fais-tu?

— Je m'endors...

— Et tu rêves! entonne Rémy. Donc, lorsque la réalité s'apparente au rêve, ou plutôt lorsque le rêve devient une réalité, comme maintenant, il n'y a qu'à appliquer le processus inverse pour le quitter: c'est-à-dire essayer de s'endormir au lieu de se réveiller. C'est sûrement ça! Ça ne peut être que ça! Ecoute. La lampe est un objet capable de réaliser nos désirs, de nous faire vivre nos rêves. Il n'y a nul besoin, pour nous comme pour elle, d'arrêter présentement un processus logique: la fatigue, l'épuisement va s'en charger.

Nous sommes revenus sur la plage. Le soleil n'est plus qu'une demie Lune coupée par la ligne d'horizon. Chaque chose commence à revêtir une teinte mauve et violacée. Je me couche sur le dos. Rémy s'étend à côté de moi.

— Ca ne marchera pas, dis-je.

— En tout cas, ça ne coûte rien d'essayer. Voyons... Tu seras le premier à en faire l'essai. Comme ça, je pourrais observer ce qui se passe et intervenir si quelque chose d'anormal arrive. Ferme tes yeux, voilà... Détends-toi maintenant.

La fatigue me tenaille depuis plusieurs minutes, aussi j'écoute avec docilité.

— Ne pense plus à rien, poursuit-il. Laisse-toi aller. Dors, dors...

— Ca ne marchera pas, dis-je en ouvrant les yeux. Ca ne marchera pas!

Mais déjà, les choses commencent à s'obombrer alentour de moi et, bientôt, je ne perçois plus que deux points bleus qui me fixent avec intensité: les yeux de Rémy, mystérieux, gracieux comme les ailes déployées d'un geai bleu qui glisse silencieusement dans un ciel crépusculaire...

.....

Il règne une noirceur de poix lorsque je me réveille dans mon lit, transi par le froid. «Qu'est-ce qui ne marchera pas? ne cesse de se répéter mon esprit tourmenté. Qu'est-ce qui ne



marchera pas?» Je n'en ai aucune souvenance. Je vais chercher une couverture supplémentaire et je me recouche, agité de tremblements. Je suis sur le point de me rendormir quand une conversation curieuse se déroule dans ma tête:

— Elle dort, fait une voix que je ne connais pas. Cette créature me semble bien fragile. Pourquoi t'en préoccupes-tu?

— Parce que je m'y suis attaché, répond la voix de mon frère. Désormais, elle représente ce que j'ai de plus précieux sur cette terre.

Sans rien comprendre au sens de la conversation qui se déroule dans ma tête, je continue d'écouter, troublé.

— Tu as pris un très gros risque en l'introduisant ici, poursuit la voix, sur un ton de reproche.

— Oui, je sais. J'ai abusé de... l'alcool. Ca ne se reproduira plus.

Tout à coup, je sens deux bras m'enlacer et j'ai la sensation d'être soulevé de terre.

— J'allais oublier, dit Rémy. N'as-tu pas aperçu quelque chose d'étrange dans la crique, pendant que nous explorions les rochers?

— Non, Rem. Je n'ai rien vu d'étrange.

— Bon, tant pis! Ouvre la porte, maintenant.

La conversation, ainsi que la sensation de lévitemment, s'estompent brusquement. J'ai l'impression de tomber sur le sol et je sens dans mon esprit la présence d'un vide immense. J'essaie de faire le point. Il s'est passé quelque chose dont je n'ai plus souvenance, quelque chose de merveilleux et d'angoissant à la fois. Est-ce un rêve, un cauchemar? Je me retourne plusieurs fois dans mon lit en réfléchissant à la question. Ce rituel dure depuis plusieurs minutes et je suis sur le point de me rendormir quand, remuant mes orteils, je sens sous mes draps la présence d'une substance râpeuse. J'allume ma lampe de chevet et je la rapproche de mes pieds. Du sel! Il y a du sel dans mes draps! J'approche la lumière encore plus près et j'examine attentivement l'interstice de mes orteils. Il se trouve là, avec le sel, quelque chose qui ressemble à des grains de poivre rouges. Et tout me revient à l'esprit jusque dans les moindres détails...

Je saute hors du lit et cours vers la chambre de Rémy.

— Ton truc a marché! dis-je en sautant sur son lit. Regarde, nous sommes revenus chez nous; tu es dans ton lit!

— Bien sûr! marmonne-t-il, à moitié endormi. Puisque je ne l'ai jamais quitté.

— Comment? Tu ne te souviens plus? Réveille, mon vieux! Réveille!

Puis je lui narre toute notre aventure. Alors, il me regarde comme quelqu'un qui se trouve en face d'un fou.

— Mon pauvre Wil, c'est une bien belle histoire, mais je n'ai pas eu la chance de la vivre avec toi: tu l'as rêvée!

Sa remarque me surprend quelque peu.

— Hein? Tu dis ça pour rire, tu le fais exprès, avoue?

— Mais pas du tout! rétorque-t-il avec sérieux.

— Tu veux dire que tu ne te souviens de rien?

— D'absolument rien! De plus, je suis sûr que tu as rêvé. Je reste interdit. Je ne sais plus quoi dire, ni quoi faire.

— Allons, va te recoucher, me conseille Rémy. Nous reparlerons de tout cela demain, plus calmement.

Je quitte mon frère complètement débiné. Arrivé dans ma chambre, je me mets au lit, la rage au coeur.

— Non! dis-je en me relevant. Je n'ai pas rêvé!

J'examine ma commode dans l'espoir de trouver des preuves de mon aventure. Je ne découvre aucune trace de cire ou de bout de papier. Je regarde sous le lit: pas de tourne-disque. Sur les murs: aucun résidu des flèches phosphorescentes. Je descends dans la cave et pénètre dans l'ancienne chambre de Rémy. Dans ma rage d'être incapable de trouver quoi que ce soit, je fouille partout, oubliant la peur instinctive que j'ai de cette pièce. Je m'aperçois qu'une des lourdes tentures dissimule une porte. Elle est fermée à clé; je tente de la forcer sans y parvenir. Essoufflé par tant de hâte et de précipitation, je me laisse tomber sur un des canapés. Tout à coup, je pense à la lampe. Je monte au grenier à toute vitesse et j'inspecte la pièce sud, ainsi que les autres. Toutes les choses sont à leur place, comme d'habitude. J'ai envie de pleurer. Soudain, je songe au poème. Je cours chercher du papier et un crayon. La disposition des mots me revient assez facilement, mais pour les dessins c'est un peu plus difficile. Enfin, au bout d'une quinzaine de minutes, je place mes croquis sur chaque porte et vais m'installer avec le dernier dessin dans les escaliers. A l'aide d'une ficelle, j'actionne l'interrupteur à distance. A la fin du rituel, rien ne se produit. J'ouvre chaque pièce dans l'espoir de trouver des changements: néant. Alors, je me mets à crier des ordres et des bêtises à la lampe. Je pleure, je m'arrache les cheveux: je fais ma crise.

— Qu'est-ce qui se passe, Willy? fait tout à coup mon père, dont la tête aux cheveux ébouriffés vient de surgir du plancher, derrière les barreaux de la rampe. Tu es somnambule?

Mon père me prend dans ses bras et me ramène dans ma chambre. Je suis inconsolable. Il me pose une foule de questions auxquelles je ne réponds pas. Puis, je finis par me calmer et fais mine de m'endormir. Il me quitte. Une dernière larme coule sur ma joue et vient sécher sur mes lèvres avec un goût amer; elle a le goût de la trahison, de la supercherie... Et, d'un coup, l'existence des grains de sable blancs et rouges me revient à l'esprit. Dans ma précipitation, je les ai complètement oubliés. Pourquoi avoir cherché partout, comme un fou, une preuve de mon aventure alors qu'elle se trouve tout proche, dans mon lit! Je découvre mes draps: la preuve est bien là; elle brille à la lumière de ma lampe. Avec une patience de fourmi, je place chaque grain dans un petit contenant transparent. A mes yeux, ils sont trop précieux pour en perdre aucun. Mon travail terminé, je regarde le contenu avec satis-

faction. Cette fois, lorsque j'irai le voir, Rémy sera bien obligé de se rendre à l'évidence. Mais, comme je m'appête à retourner dans sa chambre, je m'arrête: tout devient clair dans ma tête.

Pourquoi aller voir Rémy? Sherlock Holmes, le poème, la lampe, c'est bien lui qui a tout élaboré du début à la fin, comme d'habitude. Avec cette différence: cette fois, il est allé trop loin et il s'est fait prendre à son propre jeu. L'alcool représentant ici un facteur important: un lien qui unit cause et effet. La vision que j'ai eue dans les rochers l'ayant sans doute dégrisé d'un coup, Rémy s'aperçoit de la bourde monumentale qu'il vient de faire en me révélant le secret de la lampe. Il éprouve du remords et il désire réparer. Quelle alternative lui reste-t-il? Celle qui consiste à broder une théorie simpliste pour préparer le terrain à une tentative d'hypnose habilement menée. Je l'en sais capable, pour l'avoir vu à maintes reprises consulter des livres sur le sujet. Mais voilà, il y a un ver dans le fruit. Et, comme il arrive souvent que les choses de l'esprit gardent dans les recoins de l'inconscient une empreinte inaccessible, une curieuse conversation se déroule dans ma tête après mon réveil. Comment expliquer certains faits ou comportements étranges que j'ai été à même d'observer. Par exemple, pourquoi Rémy s'est-il élancé dans le vide sans aucune crainte alors que le sol se trouvait à cinq ou six mètres plus bas. Je le sais courageux et même audacieux, mais pas au point de se casser les deux jambes pour le plaisir. Donc, il savait. De même pour le poème: la déduction est habile, mais fausse. Car la disposition des mots et les dessins qui en découlent ne font pas appel aux lois logiques et mathématiques; tout cela relève davantage de l'imagination que de la déduction. La façon de disposer les dessins sur les portes n'est guère plus sérieuse. Citons Rémy-Holmes lui-même: «Nous allons tenter quelque chose qui repose davantage sur l'intuition que sur la déduction». Merci, cher maître! N'y a-t-il pas dans ces paroles de quoi faire frémir sir Arthur Conan Doyle lui-même? Il est désormais clair, je pense, que Rémy s'amusait à mes dépens.

Sherlock Holmes, la lampe, l'aventure sur la plage... ainsi tout est vrai. Puisque j'en ai la preuve! Je me demande maintenant quelle sera la réaction de Rémy quand je lui montrerai les grains de sable. Oubli fâcheux, hein, Rem? Se contentera-t-il de nier tout d'un bloc, sottement? Non, il est trop intelligent pour ça. Il cherchera à créer un compromis ou encore à à... m'hypnotiser! Mais enfin, qui est-il, ce faux frère? Que fabrique-t-il avec la lampe? Je contemple une dernière fois les grains de sable qui scintillent à la lumière de ma lampe de chevet. Et, après les avoir dissimulés sous mon oreiller, je m'endors et je rêve... Je rêve que je suis Aladin, le possesseur de la lampe merveilleuse...

Mille et une nuits m'attendent!